

REVUE

DE LA

NUMISMATIQUE

BELGE,

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ NUMISMATIQUE,
PAR MM. R. CHALON, L. DE COSTER ET C. PICQUÉ.

—
4^e SÉRIE. — TOME IV.



BRUXELLES,

LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE BELGE D'AUG. DECQ,
9, RUE DE LA MADELEINE.

—
1866

NOTE

SUR

LES MONNAIES CELTIBÉRIENNES (1).

PLANCHE XIII.

L'étude des monnaies celtibériennes est une des plus difficiles et des moins avancées de la numismatique de l'ancienne Europe; depuis déjà trois siècles, le monde savant s'en occupe, mais ce n'est que depuis ces dernières années qu'on est à peu près certain de marcher sur un terrain solide.

Nous n'avons pas l'intention de raconter, dans cette note, les différentes phases de la question depuis Fulvius Ursinus, qui écrivait en 1577, jusqu'aux récents travaux de MM. de Humboldt, de Grotefend, de de Sauley et de Boudard; nous désirons simplement, en cherchant à être aussi clair et aussi bref que possible, dire pourquoi ces monnaies ont reçu le nom de celtibériennes, à quelles époques probables commença et cessa leur monnayage et à quelle langue il faut attribuer leurs légendes.

(1) Cette intéressante causerie, qui résume parfaitement la question des monnaies celtibériennes, a été faite dans une des réunions de la Société française d'archéologie du mois de mai dernier.

(Note de la rédaction.)

I

Les historiens et les géographes anciens nous apprennent que longtemps avant la venue des Phéniciens et des Grecs en Espagne, cette contrée se trouvait habitée par deux peuples de races différentes : les uns, qu'on suppose être les premiers occupants, avaient le teint basané et les cheveux touffus, c'étaient les Ibères; les autres, le teint plus pâle et les cheveux flottants, c'étaient les Celtes.

Les peuplades ibériennes habitaient plus particulièrement le nord-est, l'est et le sud de la Péninsule; les Celtes s'étaient répandus dans le nord et dans l'ouest; le centre était occupé par un mélange des deux races.

Les cheveux touffus accusant une origine africaine, on a prétendu que les Ibères étaient passés d'Afrique en Espagne, tandis que les Celtes y auraient pénétré plus tard par le nord, où ils auraient réussi à se fixer ainsi que dans l'ouest.

Plus tard, les Phéniciens et les Grecs fondèrent des colonies ou établirent des comptoirs sur le littoral, les Phéniciens au sud et au sud-est, les Grecs sur les côtes de la Méditerranée, depuis Ampurias jusqu'aux environs de Valence.

Cet état de choses dura jusqu'à la destruction de Numance, époque à laquelle l'Espagne fut déclarée province romaine.

Les monnaies nommées celtibériennes se trouvent surtout dans le nord-est et l'est de l'Espagne, en moins grande quantité dans le centre, rarement dans le sud, et jamais dans le Portugal et les Asturies.

A cause du caractère particulier de leur fabrique, de leur type et de leurs légendes, ces monnaies ne sauraient

être confondues avec celles des Phéniciens ou des Grecs, et nous avons la preuve qu'elles ont été frappées à l'époque où ces peuples dominaient encore dans certaines parties de l'Espagne. En effet, nous possédons une pièce d'argent de Marseille (voir le n° 2 de la planche) émise deux siècles avant l'ère chrétienne, une obole, sur laquelle existe une légende qui n'est pas formée de caractères grecs et qui est la même que celle qui se lit sur une des monnaies dites celtibériennes (n°s 5, 6 et 7). Cette même légende, sur les deux pièces, est une preuve de leur contemporanéité, et nous sommes, par ce fait, en droit d'affirmer que les légendes que nous appelons celtibériennes appartiennent à des peuples qui vivaient en Espagne au temps où les Grecs frappaient encore à Marseille des monnaies au type d'Apolon et de la roue, c'est-à-dire avant la conquête romaine. Or, comme il n'y avait alors en Espagne que des Phéniciens, des Grecs, des Ibériens et des Celtes, et que ces légendes ne sont ni grecques ni phéniciennes, il faut bien les attribuer aux Ibères ou aux Celtes dont les peuples disséminés sur la surface de l'antique Espagne avaient reçu des anciens le nom générique de Celtibériens : de là le nom de celtibériennes donné à leurs monnaies.

II

On ne connaît de monnaies celtibériennes qu'en argent et en cuivre, et nous avons lieu de croire que leur monnayage était imité de celui de la république romaine.

On remarque pour les pièces d'argent une division analogue à celle des deniers et des quinaires (n°s 1 et 5); ces

espèces ont respectivement le même poids que les deniers et les quinaires romains du temps de la république.

D'après M. Cohen, le poids moyen des deniers consulaires est de 593 centigrammes; celui qui nous a été fourni par une centaine de deniers celtibériens a été de 585 centigrammes; le faible écart qui existe entre les deux moyennes provient sans aucun doute de ce que nous n'avons pu opérer sur cent pièces celtibériennes de conservation irréprochable, tandis que M. Cohen avait à sa disposition des deniers consulaires à fleur de coin. Du reste, le poids de chacune des pièces celtibériennes était loin du chiffre moyen, puisqu'il oscillait entre 470 centigrammes et 510 centigrammes. Cette inégalité dans les poids existe également dans les monnaies d'argent de la république romaine, et M. Cohen en tire la conclusion qu'en fait de poids légal, les Romains se contentaient de trouver dans un poids donné (soit une livre, soit deux livres) toujours le même nombre de pièces.

C'est donc là un nouveau point de ressemblance entre les deux monnayages.

Les quinaires celtibériens que nous avons pesés, et ils ne sont qu'au nombre de deux (on n'en connaît pas d'autres), nous ont donné, l'un 2 grammes juste, l'autre 190 centigrammes, soit en moyenne 195 centigrammes, ce qui est exactement la moitié du poids des deniers consulaires et celtibériens.

Enfin, on trouve autant de pièces fourrées parmi les monnaies d'argent celtibériennes que parmi les deniers consulaires, ce qui ne semble pas indiquer pour ces contrefaçons celtibériennes, qui ne sont que des imitations

romaines, une antiquité bien reculée, puisque nous savons que la plupart des deniers consulaires fourrés n'ont été émis que dans les vingt dernières années du vi^e siècle de Rome (de 175 à 155 avant Jésus-Christ).

Nous ajouterons que la fabrique des pièces fourrées celtibériennes n'est pas inférieure à celle des monnaies de bon aloi, de sorte que les unes et les autres doivent être à peu près de la même époque.

L'étude des monnaies de cuivre celtibériennes rend plus flagrante encore l'imitation du monnayage italique ; sur les bronzes celtibériens comme sur ceux de l'Italie, les subdivisions de l'unité monétaire sont indiquées par des points ou globules, et nous ferons observer que les diamètres et les poids de ces pièces de bronze sont presque les mêmes que celles des pièces romaines de même classe de la fin de la république et du commencement de l'empire.

Nous dirons donc avec M. de Sauley : « Puisque le système monétaire celtibérien n'est qu'une imitation du système monétaire italique, il lui est postérieur, c'est une conséquence rigoureuse. »

Or, comme les deniers les plus anciens de la république romaine ne remontent pas à plus de 259 avant Jésus-Christ, on ne peut reculer au delà de cette date l'émission des monnaies à légende celtibérienne, et si l'on prend en considération le peu de poids des monnaies de bronze et la grande quantité de pièces d'argent fourrées, on sera amené à assigner pour limite inférieure du monnayage celtibérien le second siècle avant notre ère.

Quant à l'époque où il disparaît, nous croyons qu'elle peut être fixée aux environs de l'an 59 avant Jésus-Christ,

date à laquelle l'Espagne fut définitivement soumise; c'est même en commémoration de cette soumission que fut instituée en Espagne l'ère de Saphar qui commence le 1^{er} janvier 58 avant Jésus-Christ, ère qui ne fut remplacée par l'ère chrétienne qu'en 1180 en Catalogne, 1550 en Aragon, 1558 dans le royaume de Valence, 1595 en Castille et seulement de 1415 à 1425 en Portugal.

Nous pensons, disons-nous, que le monnayage celtibérien atteint les premières années du règne d'Auguste, mais qu'il ne les dépasse point, parce que nous trouvons des légendes latines et la tête d'Auguste sur la plupart des monnaies de villes d'Espagne dont nous connaissons les émissions celtibériennes antérieures, et que quelques-unes d'entre elles comme Bilbilis, Clunia, Osea, Ségobriga, Ségovia, etc., offrent encore, malgré leurs légendes latines, le type ibérien, du cavalier au galop, dans toute sa pureté (n^{os} 10, 12, 15, 14, 13 et 16).

Il est curieux de remarquer à propos de ce type commun aux deux métaux, qu'il n'est complet sur les bronzes que sur les pièces qui étaient l'unité monétaire, c'est-à-dire l'analogue de l'as ou du moyen bronze chez les Romains. Sur les sémis, le cheval est libre, le chevalier a disparu; sur les autres fractions comme le triens, le quadrans, etc., le revers des pièces ne représente plus qu'une moitié de cheval, ou un pégase, ou un hippocampe, ou même un dauphin sur les plus petits bronzes; mais ces modifications de type sont presque toujours accompagnées des globules indicateurs de la valeur des pièces.

Ainsi, nous admettons comme limite inférieure probable du monnayage celtibérien le second siècle avant Jésus-

Christ, et comme limite supérieure les premières années du règne d'Auguste vers l'an 59 ou 58 avant Jésus-Christ, au commencement de l'ère de Saphar ou d'Espagne.

D'après ces hypothèses, le monnayage celtibérien n'aurait peut-être pas duré deux siècles entiers.

III

Avant sa réduction en province romaine, il existait sur tout le territoire de la péninsule Ibérique un grand nombre de villes dont les noms n'ayant aucun rapport avec le phénicien ou le grec s'expliquent aisément au moyen de la langue basque actuelle ; ainsi le nom antique d'Elvira près de Grenade, *Iliberi*, signifie en basque *la ville neuve*, *Ilurcis*, sous les Romains *Graccurris*, aujourd'hui Agréda, dans la province de Soria et *Ilurgis* dont on retrouve les ruines près de Grenade, sont deux noms qui veulent dire en basque *ville du peuple de la rivière* ; *Burbida*, ville du nord-ouest près du Minho, se traduit par *chemin de la montagne*, *Bayonne* en France par la *baie bonne* ; *Salduba*, nom de rivière et de ville dans le sud et qui fut en même temps l'ancien nom de Saragosse, veut dire la *rivière du troupeau*, et *Aranda*, qui est le nom de beaucoup de villes du centre de l'Espagne, signifie la *grande plaine* ; enfin le mot *Ibérie* lui-même est basque et se traduit par *pays du fleuve*. Toutes ces villes que nous venons de citer se trouvent au nord, au sud, à l'est, à l'ouest et au centre de l'Espagne, et la traduction de leurs noms par la langue basque prouve bien que cette langue a dû, à une époque plus ou moins reculée, être parlée dans toute la Péninsule.

MM. de Humboldt, de Sauley, Boudard et avant eux Larramendi et Erro, en ont conclu que pour arriver à déchiffrer les légendes des monnaies celtibériennes, il fallait avoir recours à la langue basque. C'est le procédé qui a été employé depuis par plusieurs savants.

Le travail de M. de Sauley est sans contredit le plus remarquable de tous ceux qui ont été publiés. Si ce savant avait toujours eu à sa disposition des légendes dont l'authenticité n'eût pu être mise en doute, il est probable que nous posséderions actuellement un traité complet sur la numismatique celtibérienne.

Le livre de M. Boudard est excellent à consulter, à cause du grand nombre de documents qu'il contient. La bonne foi et le zèle de l'auteur apparaissent à chaque page; mais comme il n'a pas toujours connu la provenance précise des pièces dont il interprète les légendes, il lui arrive quelquefois d'attribuer à une peuplade de l'Ouest, des monnaies qui ne se rencontrent que dans l'Est.

Nous ne pouvons dire ici que peu de chose des alphabets ibériens ou celtibériens : chaque savant a donné le sien; il en existe peut-être une cinquantaine, ou publiés ou inédits, et ils sont tous différents.

Seul, celui de M. de Sauley laisse fort peu à désirer, et si ce savant n'eût été induit en erreur par une légende falsifiée venue d'Espagne, son alphabet serait de tous points incontestable, ce qui est d'autant plus regrettable que M. de Sauley, pages 29, 153 et 157 de son essai, avait, non pas soupçonné, mais parfaitement indiqué la valeur de l'unique signe erroné de son alphabet.

Ce qui rend fort difficile la formation des alphabets cel-

tibériens, et par conséquent, très-scabreuses les interprétations des légendes, c'est qu'elles appartiennent, comme l'a fait remarquer un savant espagnol, D. Antonio Delgado, membre de l'Académie royale de l'histoire à Madrid, à des villes où l'on a parlé différentes langues ou dialectes, qu'il doit exister plusieurs alphabets, les uns d'origine phénicienne, les autres inspirés du grec et du latin, et que les dialectes eux-mêmes ont dû subir dans chaque localité des altérations suivant les époques.

Quoi qu'il en soit de ces alphabets, il demeure évident que toutes les probabilités sont pour que la langue des légendes celtibériennes soit la langue basque.

De ce qui précède, trois points importants restent acquis à la numismatique celtibérienne :

1° Que les monnaies désignées sous le nom de celtibériennes ne peuvent avoir été émises que par les Celtibères des anciens géographes ;

2° Que le monnayage des Celtibères ne commença qu'après les rapports de ces peuples avec la république romaine, et qu'il cessa à l'époque de la soumission entière de l'Espagne sous Auguste ;

3° Que la langue des légendes nous a été conservée en grande partie dans les différents dialectes parlés de nos jours dans les provinces basques.

IV

Nous croyons qu'il n'est pas inutile de faire remarquer qu'on n'arriverait pas encore à classer géographiquement les monnaies celtibériennes, même en parvenant à recon-

stituer la langue des anciens Celtibériens, parce qu'une grande partie des noms de ces villes nous sont quant à présent totalement inconnus, et qu'en outre beaucoup de ceux qui nous sont parvenus sont impossibles à reconnaître sous leur enveloppe grecque ou latine.

Un travail préliminaire indispensable serait la confection d'une carte des anciennes localités celtibériennes. Celle des grands chemins de l'Espagne antique, publiée en 1862 par D. Aureliano Fernandez Guerra, membre de l'Académie royale de l'histoire à Madrid, est déjà d'un grand secours; elle a été dressée avec autant de science que de sagacité, d'après les itinéraires d'Antonin Caracalla et d'après ceux qui sont gravés sur les trois vases en argent découverts en 1852 à Vicarello; mais la partie la plus difficile, la restitution des emplacements, est entièrement due aux recherches particulières de D. Aureliano.

Il serait à désirer qu'on entreprit de placer sur cette carte les villes celtibériennes non comprises dans ces itinéraires, soit en utilisant les documents que fourniraient les géographes et les historiens anciens, les inscriptions latines qui abondent sur tous les points de l'Espagne, soit aussi au moyen d'une investigation minutieuse des villes dont le nom ancien peut être renfermé dans le nom moderne, en étudiant la position ou la dénomination d'un cours d'eau, d'une chaussée, d'une ruine, d'un tertre ou d'une dépression de terrain, même d'une pierre debout ou couchée, sculptée ou non, toutes choses qui livrent souvent la solution d'un problème géographique longtemps cherchée.

Nous terminerons en disant qu'ayant passé de longues

années au milieu des pays où les monnaies celtibériennes abondent le plus, nous en avons recueilli un grand nombre que nous avons classées par lieux de provenance. Nous sommes parvenu ainsi à former, suivant le plus ou moins de pièces à légendes identiques trouvées dans une même localité, une série de groupes géographiques qui nous ont fait retrouver plusieurs fois le nom de la ville à laquelle la majorité de chaque groupe appartenait.

C'est par cette méthode que D. Antonio Delgado a restitué à Turiaso les monnaies d'argent et de cuivre portant la légende $\Delta\Phi\text{M}\text{D}\text{L}\text{A}$, et à Ereavica celles qui offraient cette autre $\text{E}\Phi\text{A}\text{L}\text{M}\text{A}$ (n^{os} 1 et 4).

La première de ces légendes ne se voit que sur les monnaies recueillies à Tarazona ou dans les environs. Cette ville est construite sur l'emplacement du municipe romain Turiaso et est située non loin de l'Èbre et de Saragosse.

Nous lisons cette légende **TVRIASO**, en suppléant la première voyelle. M. de Sauley la traduit par **TRIPSA** et l'attribue à Turuptiana, ville qui devait être située dans le voisinage de Lugo, c'est-à-dire dans la région la plus occidentale de la Péninsule, où nous pouvons assurer qu'on ne trouve aucune de ces monnaies.

M. Boudard interprète cette même légende **AOIBIST** et la donne aux Aobrienses, peuplades du Portugal établies entre le Tamega et le Duéro, dans une contrée d'où jamais n'est sortie une monnaie celtibérienne.

Nous lisons la seconde légende **ERCAICA** en suppléant la dernière voyelle et ainsi que M. de Sauley, nous l'attribuons à Ereavica du *Conventus Cæsar Augustanus*.

M. Boudard, en lisant **EOATIA**, suppose qu'elle appar-

tient à une ville indéterminée du *Conventus Cartaginensis*.

Nous avons eité de préférence ces deux légendes parce que toutes deux contiennent le caractère celtibérien \uparrow que M. de Sauley finit par placer dans son alphabet comme représentant un T, après lui avoir donné plusieurs fois une valeur intermédiaire entre l'o et l'a. M. Boudard admet cette même signification; mais, je le répète, l'opinion de ces deux savants ne s'appuie que sur une légende refaite qu'ils ont reçue d'Espagne sans en soupçonner la falsification.

Pour nous, le caractère \uparrow a beaucoup d'analogie avec le *vav* phénicien; nous le retrouvons avec cette figure et la même valeur sur une inscription phénicienne rapportée par Gésénius. Nous croyons d'ailleurs que l'alphabet celtibérien est en grande partie dérivé du phénicien et que peu d'éléments grecs et latins ont contribué à sa formation. Nous pourrions offrir à notre tour un nouvel alphabet basé sur ce que nous venons d'indiquer et en rapport constant avec les légendes que nous croyons avoir déchiffrées au moyen des groupes dont nous avons parlé; mais ce n'est pas dans une simple note que ce sujet, qui est le point capital de la question, peut être convenablement développé. Il fait partie d'un travail dont nous nous occupons en ce moment, et que nous espérons pouvoir offrir un jour à la Société française de numismatique et d'archéologie, dont nous avons l'honneur de faire partie.

ALOÏSS HEISS.

